



Communiquer avec les paysans dans les savanes d'Afrique Centrale

Henry Tourneux

► To cite this version:

Henry Tourneux. Communiquer avec les paysans dans les savanes d'Afrique Centrale. 2003, 4 p.
hal-00143328

HAL Id: hal-00143328

<https://hal.science/hal-00143328>

Submitted on 25 Apr 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Communiquer avec les paysans dans les savanes d'Afrique centrale

Henry TOURNEUX

CNRS, UMR 7594, Villejuif, France

Résumé — L'objectif principal de cette note est de rappeler une vérité de La Palisse, à savoir que les paysans et les éleveurs africains parlent des langues africaines. Ces langues sont de divers types (supra-ethniques, ethniques à vocation sous-régionale, ethniques) et doivent recevoir un traitement différencié. Si l'on veut améliorer et stabiliser de façon importante le rendement du développement agricole / pastoral, on doit améliorer les conditions de communication entre paysans / éleveurs et « développeurs », en adoptant l'usage systématique et contrôlé de certaines langues africaines.

Abstract — Communicating with smallholders in Central African savannas - The main concern of this paper is to remind everyone of this statement of the obvious, that African smallholders and cattle-breeders speak African languages. Those languages rank in several types (supra-ethnic, ethnic with sub-region importance, ethnic) which require different treatments. If you want to improve noticeably the output of smallholding / pastoral development and make it sustainable, you have to improve the communicating conditions between smallholders / cattle-breeders and development agents, by adopting a systematic and controlled use of certain African language.

Introduction

Depuis plusieurs dizaines d'années, ceux qu'il est convenu d'appeler les « développeurs » auscultent les savanes d'Afrique centrale et proposent leurs diagnostics, que l'on va répéter et décliner sous tous les modes pendant une durée moyenne qui n'excède pas les quatre ou cinq ans, ce qui permet à de nouveaux experts (ou aux mêmes), de refaire de nouveaux diagnostics et de nouvelles propositions d'innovations ou d'aménagements divers, et ainsi de suite.

Les programmes de développement permettent aux experts d'améliorer leur expertise, avec des outils de plus en plus perfectionnés, et de proposer des modèles de plus en plus séduisants. Pendant ce temps, les paysans ne savent pas très bien ce que l'on attend d'eux. Ils vivent comme ils le peuvent, tiraillés entre leurs besoins et le désir des experts qui tentent de leur faire passer des messages techniques par l'entremise d'encadreurs ou d'autres agents de sociétés de développement. Situation paradoxale où il semble que le paysan soit sous la tutelle de l'expert, alors que normalement l'expert est au service du paysan.

Il en irait probablement autrement si une véritable communication s'instaurait entre les acteurs en présence. En effet, quoi que l'on dise, et quels que soient les efforts déployés par les individus, le modèle de la communication dans le cadre du développement reste de type pyramidal : l'initiative et le message viennent d'en haut. L'approche « participative » prônée de nos jours n'est probablement qu'une nouvelle ruse permettant de continuer comme avant, mais cette fois avec bonne conscience. Il ne suffit bien évidemment

pas de qualifier une démarche de « participative » pour qu'elle le soit réellement. Le prérequis absolu, pour qu'il y ait une communication et une participation qui aillent au-delà de signaux élémentaires, c'est qu'il y ait une langue commune entre les parties en présence.

L'acteur prioritaire dans l'espace qui nous intéresse est le paysan – cette appellation globalisante recouvrant, en fait, plusieurs types de paysans, qui n'ont pas tous les mêmes traditions techniques ni les mêmes préférences alimentaires, par exemple.

Le paysan est depuis longtemps entré en contact avec des techniques nouvelles et des objets nouveaux, principalement s'il pratique la culture de plantes comme le coton, qui fait l'objet d'un encadrement étroit. Les nouveautés qu'on lui a proposées ou qu'il a lui-même découvertes ont dû être exprimées dans sa / ses langue(s), soit qu'il en ait emprunté l'appellation dans une langue étrangère, soit qu'il lui ait forgé un nom à partir de sa / ses langue(s). Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer *a priori*, les paysans, comme tout autre groupe dans une civilisation de l'oralité, ne sont pas en reste dans le domaine de la création lexicale ; pour une réalité nouvelle qui présente un intérêt pour le groupe, ils ont tendance à multiplier les appellations.

Ce fait est à la fois une aide et un handicap pour le « développeur », disons l'ingénieur agronome ou le docteur vétérinaire, en l'occurrence, qui désire communiquer avec eux. Soucieux de précision dans la communication, l'ingénieur, qu'il soit du cru ou qu'il soit étranger, risque de se trouver désemparé face au discours protéiforme des paysans, et désespéré quand il va s'agir pour lui de leur parler. Il faut donc établir une procédure fiable de traduction dans les domaines concernés.

La traduction technique dans une langue à tradition orale pose de redoutables problèmes. Il s'agit de faire passer d'une langue écrite (le plus souvent le français ou l'anglais en Afrique subsaharienne), dotée d'une riche terminologie, bien codifiée, à une langue peu ou pas écrite, des notions¹ ou des champs notionnels² généralement non codifiés, non verbalisés, ou structurés différemment dans cette dernière.

Les types de langues en présence

Dans la région des savanes du Tchad, du Cameroun et de la République Centrafricaine, outre le français, que les petits villageois apprennent éventuellement à l'école, on emploie :

- des langues supra-ethniques, à vocation régionale : *ngambay*, *fulfulde*, arabe véhiculaire, *sango*... ;
- des langues ethniques à vocation régionale ;
- des langues ethniques.

Les langues « supra-ethniques » comptent un certain pourcentage de locuteurs pour qui elles sont des langues « maternelles », mais la grande masse de leurs locuteurs les emploient comme langue numéro deux, destinée à la communication hors du cercle familial. Ces langues, que l'on dit aussi « véhiculaires » jouent un rôle capital dans les zones à grande fragmentation linguistique, catégorie dans laquelle se trouvent évidemment le sud du Tchad et le nord du Cameroun.

J'appelle « langues ethniques à vocation sous-régionale » des langues dont pratiquement tous les locuteurs, 100 000 ou plus, sont natifs, et qui se trouvent au centre d'un projet de développement d'envergure, pour lequel il peut être intéressant de mettre au point un dispositif de formation.

Les travaux à entreprendre

Les macroéconomistes vous diront que, comme dans un siècle, 75 % des langues africaines auront disparu, il est parfaitement inutile d'investir en elles. A supposer que cette projection soit juste, on ne peut pas condamner les générations actuelles à périr et à abandonner leurs pratiques langagières sous prétexte que dans cent ans celles-ci auront changé. D'autre part, on peut estimer sans crainte que certaines langues de la région feront partie des 25 % qui subsisteront. Le plus sage est de partir de la réalité sociolinguistique

1. L'Office de la langue française du Québec définit ainsi la notion : « unité de pensée constituée d'un ensemble de caractères attribués à un objet ou à une classe d'objets, qui peut s'exprimer par un terme ou par un symbole » (Dubois *et al.* 1994)

2. « On appelle *champ notionnel* le champ lexical concernant une réalité du monde extérieur ou un champ de la pensée délimité intuitivement par l'expérience (ex. : le champ notionnel des animaux domestiques... » (Dubois *et al.*, 1994).

contemporaine pour établir des stratégies à moyen terme. Je ne donnerai ici que les grandes lignes, sans préciser davantage les implications de chaque point.

- Dans un premier temps, il faudrait établir la liste des principales langues de la région, en les classant suivant les trois critères décrits ci-dessus (supra-ethniques / ethniques à vocation sous-régionale / ethniques).
- Des études devront être menées en toute priorité sur les langues supra-ethniques. Pour chacune, les travaux suivants devront être élaborés :
 - rédaction d'ouvrages thématiques bilingues, de type encyclopédique, destinés à servir de bases de données pour la communication et la formation, sur des questions prioritaires pour le pays : agriculture, élevage, santé ; on se permettra de proposer comme modèle le *Dictionnaire peul de l'agriculture et de la nature*, (Tourneux et Yaya, 1998) ;
 - rédaction de vocabulaires pratiques, contenant à la fois le vocabulaire de base de la vie quotidienne, le vocabulaire de l'agriculture, de l'élevage et des organisations paysannes ; on renverra au *Vocabulaire peul du monde rural* (Maroua-Garoua), (Tourneux et Yaya, 1999).
- On profitera de la réalisation des travaux décrits ci-dessus pour former dans chaque langue plusieurs traducteurs-trices techniques, connaissant bien le milieu agricole et pastoral, d'un niveau baccalauréat au moins, qui seraient chargé(e)s d'adapter dans les langues de travail les documents et informations à diffuser par voie orale (radio, télévision) ou écrite (manuels, fiches techniques, etc.)
- Parallèlement, on formera des traducteurs chargés de transposer dans un français accessible aux paysans francophones, les mêmes documents. Contrairement à ce que l'on peut imaginer, la grande majorité des textes français élaborés dans la zone à destination des paysans leur sont inaccessibles, malgré les efforts de leurs rédacteurs pour faire simple. En ce domaine, il faut définir très précisément ce que « simple » veut dire.
- Je conseillerai également d'établir une liste botanique multilingue qui simplifierait le travail sur le terrain. Pour cela, il faudrait d'abord sélectionner les taxons à répertorier et les langues à retenir. Dans ce genre de document, il faudra évidemment tenir compte non seulement des langues de grande extension (supra-ethniques), mais aussi des langues à vocation sous-régionale. Ne pas oublier que les langues de grande extension connaissent une assez forte variabilité lexicale, qui obligera donc à relever autant de variantes que possible, variantes que l'on ne manquera jamais de localiser.

Les structures à mettre en place

Pour chaque zone linguistique, on mettra en place des bureaux de langues, qui compteront au moins deux traducteurs-trices langue africaine - français et français - langue africaine, ainsi qu'un rédacteur ou rédactrice de français. Ces personnes devront évidemment acquérir simultanément une maîtrise de l'ordinateur et des outils logiciels de base.

Conclusion

Les mesures préconisées ci-dessus ne sont pas suffisantes en elles-mêmes pour que du jour au lendemain les problèmes de communication soient résolus dans le monde du développement agro-pastoral. Elles sont cependant une condition indispensable pour une véritable écoute des paysans et des éleveurs, et pour un dialogue constructif. Elles sont également nécessaires si l'on veut leur adresser des messages innovateurs dans un langage qui soit le leur. On ne peut, en effet, se fier à la traduction au pied levé effectuée par un encadreur ou par un bénévole, dont on ne sait pas s'il a lui-même compris le message de départ, et qui n'est de toute façon pas outillé pour le transmettre avec précision. Et l'on ne peut pas traduire un message technique à l'intention d'un paysan si l'on ne connaît pas sa façon de concevoir le domaine et de l'exprimer.

Vous me direz que tout cela est très bien, mais que les spécialistes de l'agriculture et de l'élevage ne vont pas se transformer en spécialistes des langues pour la circonstance. Certainement, mais les compétences existent, et souvent moins loin qu'on ne le suppose.

Il est de la responsabilité des « développeurs » de mobiliser les linguistes nationaux sur ces programmes, et d'établir avec eux un cahier des charges convenable. Une demande forte de votre part pourrait rappeler à ces spécialistes le rôle social qui doit être le leur.

Bibliographie

- BOUQUIAUX L. (avec la coll. de J.-M. KOBOZO et M. DIKI-KIDIRI), 1978. Dictionnaire sango-français, Paris, Sela, 667 p.
- DIKI-KIDIRI, M., 1998. Dictionnaire orthographique du sängö, Bangui - Londres, BBA Editions, 240 p.
- DUBOIS *et al.*, 1994. Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage, Paris, Larousse, 330 p.
- DJEMADJIOUDJIEL LE MBAINDO N., FEDRY J., 1979. Lexique ngàmby-français, français- ngàmby, 2 250 mots ngambay, 1 950 mots français avec noms scientifiques de plantes et d'animaux, Sarh, Centre d'Etudes Linguistiques, Collège Charles Lwanga, 130 p.
- GASTON A., FOTIUS G., 1971. Lexique des noms vernaculaires de plantes du Tchad, Tome I, Noms scientifiques-Noms vernaculaires ; Tome II, Noms vernaculaires-Noms latins. N'Djaména, IEMVT-ORSTOM, 173 + 182 p.
- JULLIEN DE POMMEROL P., 1999. Dictionnaire arabe tchadien - français, suivi d'un index français-arabe et d'un index des racines arabes. Paris, France, Karthala, 1 640 p.
- KEEGAN, J.M., 1996, Dictionary of Mbay. München-Newcastle, Lincom Europa, XXIV + 610 p. [comportant un index anglais-mbay, p. 517-604].
- MALZY P., 1954. Quelques plantes du Nord-Cameroun et leurs utilisations. Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée, I (5-6) : 148-179 ; I, (7-8-9) : 317-332.
- MALZY P., 1955. Graminées du nord du Cameroun et leurs utilisations. Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée, II (5-6) : 281-297.
- NOYE D., 1989. Dictionnaire foulfouldé-français, Dialecte peul du Diamaré, Nord-Cameroun. Paris, P. Geuthner / Garoua, Procure des Missions, 425 p.
- PALAYER, P., 1977. Lexique de plantes du pays sar, plantes spontanées et cultivées, Tome I : noms sar-noms scientifiques ; Tome II : noms scientifiques-noms sar, Sarh, CEL, 83 + 78 p.
- PALAYER, P., 1989. La Langue sar, sud du Tchad. Thèse de Doctorat, Université de Tours, 835 p.
- PALAYER, P., 1992. Dictionnaire sar-français, Tchad Paris, Geuthner, 1042 p.
- TOURNEUX H. (avec coll. HAMAT PATAN), 1991. Lexique pratique du munjuk des rizières, Dialecte de Pouss. Paris, ORSTOM-P. Geuthner, 130 p.
- TOURNEUX H., IYEBI MANDJEK O., 1994, L'école dans une petite ville africaine (Maroua, Cameroun). Paris, Karthala, 330 p.
- TOURNEUX H., SEIGNOBOS C., 1997, Origine et structure du lexique botanique peul du Diamaré (Cameroun). In Barreteau D., Dognin R., von Graffenried C. (éds.), L'homme et le milieu végétal dans le bassin du lac Tchad, Man and Vegetation in the Lake Chad Basin. Paris, France, ORSTOM, p. 195-216.
- TOURNEUX H., YAYA D., 1998. Dictionnaire peul de l'agriculture et de la nature (Diamaré, Cameroun), suivi d'un index français-fulfulde. Paris, Karthala - CTA - CIRAD, 548 p.
- TOURNEUX H., YAYA D., 1999. Vocabulaire peul du monde rural : Maroua-Garoua (Cameroun). Paris, Karthala ; Garoua / DPGT, 248 p.
- TOURNEUX H., 2001. L'importance de la communication en langue africaine dans le cadre du développement agricole. In Actes de l'atelier de programmation « Projet de recherche sur la gestion de la résistance aux insecticides chez les ravageurs du cotonnier en Afrique de l'Ouest. GeRiCo, Ouagadougou, 4-5 décembre 2001. Ouagadougou, CNRST - CIRAD, p. 146-154.